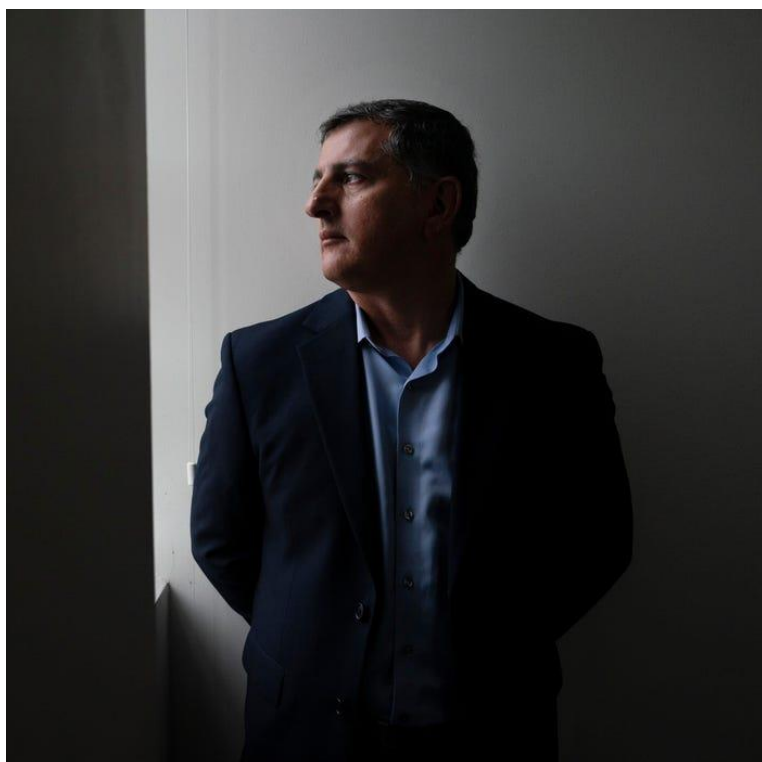


Article Extrait de Haaretz

https://www.haaretz.com/israel-news/2024-05-09/ty-article-magazine/highlight/the-chilling-testimony-of-a-u-s-neurosurgeon-who-went-to-gaza-to-save-lives/0000018f-5e8a-d995-a5df-5ebf2b890000?dicbo=v2-FLwaT1Y&utm_source=traffic.outbrain.com&utm_medium=referrer&utm_campaign=outbrain_organic

Le témoignage poignant d'un neurochirurgien américain qui s'est rendu à Gaza pour sauver des vies

Alors que tous ceux qui pouvaient fuir Gaza le faisaient, le Dr David Hasan a fait le voyage inverse. Son histoire est une lecture incontournable pour tout Israélien



Hasan. "Je me suis promené dans l'hôpital et j'ai regardé, fouillé et demandé à tout le monde s'ils avaient vu, entendu ou savaient quelque chose sur les otages israéliens." Crédit : Allison Joyce/AFP

[Netta Ahituv](#) Haaretz 9 mai 2024 . (traduction automatique, revue Amjhl)

Fin décembre 2023, alors que tous ceux qui pouvaient fuir la bande de Gaza le faisaient, le professeur David Hasan a fait le voyage inverse. Hasan, neurochirurgien senior et chercheur estimé à l'Université Duke en Caroline du Nord, a décidé de s'envoler pour le Caire et de là, de se rendre à Rafah et d'entrer à Gaza.

"Jusqu'à ce que la guerre éclate, je me concentrais sur l'avancement de ma carrière et sur le fait de prendre soin de ma famille", a déclaré Hasan, 50 ans, à Haaretz dans une interview vidéo. "Mais cette situation – qui m'a touché des deux côtés [de la frontière] – m'a submergé émotionnellement et m'a attiré. J'ai senti que je devais faire quelque chose pour aider."

Hasan était membre de la première équipe médicale – composée de 18 médecins venus des États-Unis, du Canada et d'Angleterre – à entrer dans la bande de Gaza après le début de la

guerre . Ils sont arrivés via Rahma Worldwide (une organisation humanitaire américaine) et l'organisation Medical Aid for Palestine, sous les auspices des Nations Unies et de l'Organisation mondiale de la santé.

"L'ONU et l'OMS ont facilité notre entrée et nous ont aidé en ce qui concerne les médicaments et le matériel chirurgical que nous avons apportés", explique Hasan. "Mais ils nous ont également informés à l'avance qu'une fois entrés dans Gaza, ils n'auraient aucun moyen de nous fournir une protection." Les médecins ont été invités à signer un document dégageant l'ONU de toute responsabilité quant à leur bien-être, ce qui, selon lui, "a rendu la situation encore plus menaçante".

Leur mission était de se rendre à l'hôpital européen de Gaza, près de Khan Yunis, dans le sud de la bande de Gaza, et d'y passer une semaine à opérer des adultes et des enfants. Puis, il y a moins de deux mois, Hasan est revenu à Gaza pour une mission similaire et a pu constater par lui-même la transformation qui s'y était produite depuis sa précédente visite.

« La première chose que l'on voit à Rafah, raconte-t-il, ce sont des kilomètres de tissus suspendus – les tentes des personnes déplacées , érigées sur fond de ruines de bâtiments. Lorsque vous tournez sur Saladin Road, qui est sur la route principale reliant le nord et le sud de Gaza, vous voyez soudain un océan de personnes. Ce sont les personnes déplacées qui vivent là maintenant. À mesure que vous vous rapprochez de l'hôpital, vous voyez de plus en plus de gens et de plus en plus de tentes.

L'hôpital lui-même ressemblait à un camp de réfugiés, dit Hasan. "J'étais confus, car je n'avais jamais vu autant de personnes vivre à l'intérieur d'un hôpital. Chaque coin était occupé par un groupe de personnes. Ils utilisaient tous les objets disponibles – un petit rideau, un escalier, une chaise en plastique – et se tournaient vers dans leur espace de vie. **Des familles entières se sont rassemblées sur des carrés de deux mètres sur deux et y ont mangé, bu et dormi. En marchant dans l'hôpital, il fallait faire attention à ne pas marcher sur les gens.**

Le jour où il est entré dans la bande de Gaza en décembre, note Hasan, il n'a pas vu de troupes israéliennes, ni entendu d'explosions. "Je pensais que la guerre était dans une sorte d'accalmie. Mais dès le soir, de violents bombardements ont commencé et j'ai réalisé qu'il y avait de nombreuses forces israéliennes autour de l'hôpital – on ne les voit tout simplement pas pendant la journée ».

« Le bruit d'une bombe d'une tonne est assourdissant. La première fois qu'on en a laissé tomber une à proximité, je me trouvais debout sur un tabouret et je suis tombé parce que le bâtiment tremblait tellement. Cela se passait toutes les cinq ou dix minutes. J'ai demandé aux médecins locaux quoi faire ; ils m'ont dit qu'il fallait s'y habituer et que je devrais simplement continuer à travailler pour me distraire de l'anxiété."

« J'ai dormi à l'hôpital, mangé principalement des barres énergétiques que ma femme et ma fille avaient emballées pour moi et bu de l'eau minérale.

C'est la situation de l'eau là-bas qui m'inquiète le plus et, depuis mon premier retour, j'ai parlé partout de l'assainissement de l'eau Et avec tout ce que je peux, nous avons perdu de nombreux patients à cause d'infections liées à l'eau.

Dès leur arrivée à l'hôpital, les médecins ont commencé à opérer. **"Au cours du processus, nous avons découvert qu' il n'y avait pas assez d'anesthésiques, d'équipement, et même pas d'eau propre pour se laver les mains entre les opérations. Parfois, il n'y avait pas de gants et parfois nous manquions de médicaments de base. Nous avons été contraints de procéder à des amputations de membres sans anesthésie et à des césariennes sans sédatifs.** Pour faire le plus possible, nous opérerions deux patients en même temps dans la même salle d'opération. »

Tout au long de sa première semaine là-bas, raconte Hasan, il y a eu des bombardements intenses et constants. "Pendant la nuit, il n'a pas été possible de sauver qui que ce soit des ruines, à la fois parce qu'il n'y avait pas d'électricité et que tout était sombre, et aussi parce que le simple fait d'être dehors était dangereux.



Une femme pleure les victimes de sa famille, le mois dernier dans un hôpital de Rafah. Crédit : AFP

Ainsi, les personnes blessées pendant la nuit sont restées sur place jusqu'au matin. Beaucoup d'entre elles sont mortes à cause d'une perte de sang ou sont arrivées chez nous dans un état pire parce qu'ils n'avaient pas reçu de soins immédiats. Chaque matin, vers 8 heures, arrivait une vague de blessés qui avaient été sauvés des ruines de la nuit. Neuf d'entre eux sur dix n'ont pas pu être sauvés.

"L'hôpital n'a que 250 lits, donc à tout moment, il faut prendre des décisions difficiles, car il y a eu environ 1.200 blessés. Lui peut être sauvé, elle ne peut pas ; cette blessure nécessite des ressources que nous n'avons pas, nous pourrions peut-être soigner cette blessure. Le sentiment est qu'il aurait été possible de sauver de nombreux blessés si nous avions eu plus de matériel médical, des lits de soins intensifs et la possibilité de les hospitaliser pour un traitement ultérieur.

Y a-t-il des blessés dont vous vous souvenez particulièrement ?

"D'un point de vue médical, je me souviens d'un garçon d'environ 12 ou 13 ans, qui est arrivé avec un saignement de l'œil, après avoir été touché par un éclat d'obus. Il était clair qu'il avait besoin d'une intervention chirurgicale, mais il y avait une file d'attente de deux heures pour la salle d'opération. Pendant l'attente, une artère principale a éclaté dans son cerveau et du sang a commencé à jaillir de son œil. Je n'avais jamais rien vu de pareil auparavant. Il est mort, bien sûr.

« D'un point de vue humanitaire, **je me souviens d'un garçon d'environ 2 ans qui a été grièvement blessé par une bombe.** Il est arrivé avec de nombreux autres enfants qui se trouvaient dans la même maison. Dès que je l'ai vu, j'ai su que nous ne serions pas là. J'ai donc dû donner la seule cartouche d'oxygène disponible à un autre enfant blessé, qui avait de meilleures chances de survivre.

Il était seul, sans personne à ses côtés alors que j'ai pris une photo. lui avec le téléphone et je suis sorti pour voir si quelqu'un connaissait ses proches. On m'a dit que toute sa famille était ensevelie sous les ruines et que lui seul avait été retiré. J'ai décidé que cet enfant ne mourrait pas sans que quelqu'un ne le remarque et ne pleure pour lui, et j'ai réalisé que ce serait moi. Je l'ai serré contre moi, j'ai pleuré sur lui et je l'ai appelé « Jacob ». J'ai juré que si j'avais un fils, je l'appellerais « Jacob » en sa mémoire.

« Un autre cas dont je me souviens concerne **trois frères et sœurs – un garçon de 10 ans, une fille de 6 ans et un petit garçon d'un an et demi.** D'après ce qu'on m'a dit, ils vivaient dans une maison qui était encerclée par les activités du Hamas, les soldats israéliens sont entrés dans la maison la nuit. **Dans l'obscurité, ils ont pensé que le père était un membre du Hamas et l'ont tué. La mère a couru vers le père et elle a également été tuée. Dehors, il y avait des bombardements. Les trois enfants se sont couchés sur leurs parents jusqu'au lever du soleil. Ce n'est que le matin que les gens sont venus les sortir de la maison.**

« **Je me souviens que le fils aîné tenait le petit et le calmait parce qu'il pleurait, et en même temps il prenait soin de sa sœur, qui n'arrêtait pas de trembler comme une feuille dans la tempête. Nous les avons nettoyés et je leur ai apporté des jouets et des petites poupées que ma fille m'avait demandé de donner aux enfants de Gaza. Quand je leur ai donné les jouets, j'ai vu un petit sourire et ils m'ont dit : « Merci. Oncle David ».** On pouvait voir qu'ils étaient des enfants instruits et polis. J'ai été soulagé d'apprendre qu'à un moment donné un parent est venu les prendre. Je ne les oublierai jamais – la pensée de la nuit choquante qu'ils ont vécue et de la manière dont ils ont vécu leurs 10 ans. Déjà « vieux », le plus âgé d'entre eux est soudain devenu une figure parentale.

Un homme et un enfant reçoivent des soins médicaux à l'hôpital européen de Gaza, près



p de Khan Yunis. Crédit : Mahmud Hams/AFP

David Hasan est né et a grandi au Koweït dans une famille palestinienne musulmane, qui avait immigré de Cisjordanie en 1967, après la guerre des Six Jours. Ce ne serait pas la dernière émigration de la famille provoquée par la guerre. La deuxième fois, c'était pendant la guerre du

Golfe, en 1990, lorsqu'ils ont quitté le Koweït pour la Jordanie. Hasan, qui avait toujours rêvé de devenir médecin, a été accepté pour des études de médecine aux États-Unis et y a déménagé seul à l'âge de 18 ans.

D'où vient votre combinaison inhabituelle de noms – un prénom juif et un nom arabe ?

"Lorsque j'ai déménagé aux États-Unis, j'ai surtout eu des contacts avec des Juifs et des Israéliens, et ils m'ont aidé à m'acclimater. Ils m'ont accompagné à travers diverses crises et j'ai décidé de changer mon nom d'Emad en David.

J'avais aussi deux petites amies juives, l'une dont j'ai accompagné lors d'une visite en Israël, j'avais déjà un passeport américain, mais en Israël, ils ne m'ont pas laissé entrer et ont voulu m'expulser sur le prochain vol vers les États-Unis. Ce fut une expérience traumatisante pour ma petite amie ; alors j'ai insisté pour parler au responsable de la sécurité et lui ai dit qu'au lieu de me mettre dehors, ils devraient me donner un prix. 'Un prix ? Pourquoi devrais-je vous donner un prix ?' a-t-il demandé.

J'ai répondu que grâce à moi, ma petite amie était venue ici pour la première fois de sa vie, et que l'État d'Israël payait tellement d'argent pour que les Juifs du monde entier visitent Israël, et j'étais là, à mes frais, invitant une femme juive qui ne serait jamais venue ici si je n'avais pas insisté. Il s'en alla en marmonnant : « Il n'y a qu'en putain d'Amérique que les Palestiniens sortent avec des Juifs. Au bout d'un moment, j'ai été informé que je pouvais entrer en Israël. À part cet épisode, je me souviens avec tendresse de cette visite."

Hasan est marié à Lauren Hasan, qui a travaillé comme chirurgienne traumatologue, et ils ont une fille de 7 ans. Ils vivent près de Duke, une université privée de Durham, en Caroline du Nord. **Hasan effectue du travail clinique, de la recherche et de l'enseignement et est considéré comme un expert de premier plan** dans le domaine des troubles cérébro-vasculaires et de la chirurgie des tumeurs cérébrales. Il a publié plus de 270 articles scientifiques dans des revues majeures.

Hasan n'hésite pas à témoigner de son amour pour Israël et les Israéliens, et parle de ses amis proches dans le pays. Il entretient également des liens étroits avec l'ONG israélienne Médecins pour les droits de l'homme et avec l'Institut Arava d'études environnementales, avec lesquels il tente, avec l'UNICEF (Fonds d'urgence des Nations Unies pour l'enfance), de promouvoir des projets d'urgence de purification de l'eau à Gaza. Ils ont déjà reçu l'approbation du coordonnateur israélien des activités gouvernementales dans les territoires et une promesse de financement de l'USAID.

Lorsqu'on lui demande comment il concilie la dissonance israélo-palestinienne dans sa vie, il répond simplement : « Je me distancie des groupes qui qualifient les Israéliens d'une seule chose et les Palestiniens d'une autre. Je me concentre uniquement sur les actions morales et sur les moyens par lesquels je peux aider pratiquement. "

Les universités américaines, dont Duke, sont devenues une [arène de protestation](#) contre la guerre. Comment gérez-vous cela?

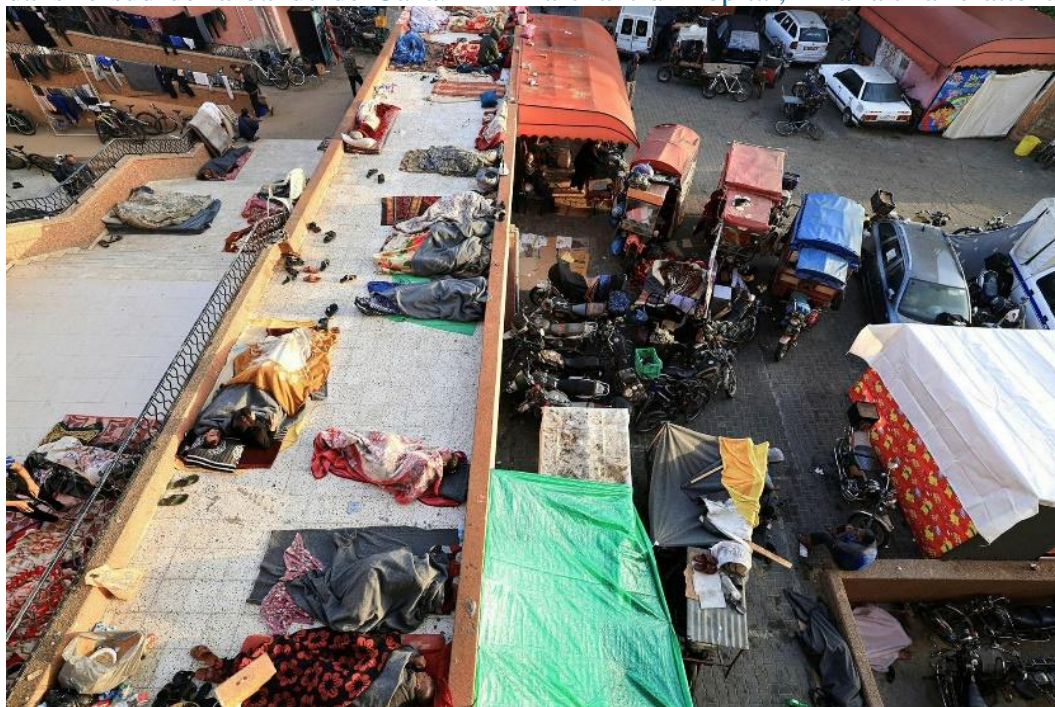
"Nous avons lancé une initiative à l'université qui offre à tous les étudiants la possibilité de participer activement à l'aide aux victimes de la guerre de toutes sortes de manières, à leur guise, quel que soit le camp de leur choix. Nous avons pensé que cela permettrait aux gens de canaliser leur colère vers l'action au lieu de protester et de discuter entre eux.

Jusqu'à présent, cela semble bien fonctionner .J'ai déjà invité des étudiants de Duke – Palestiniens et Juifs – à participer au projet d'eau et à travailler ensemble en équipe. **Je dis à mes étudiants en médecine que, tout comme les médecins sont censés être aveugles quant à l'origine, la couleur de la peau, la religion ou le sexe de leurs patients, leur attitude envers les victimes de guerre devrait être la même – je leur suggère de penser aux êtres humains et non aux 'côtés.'**"

Hasan met en pratique dans sa vie ce qu'il prêche à ses étudiants. **Il est allé aider les Gazaouis, mais les otages israéliens aux mains du Hamas hantent ses pensées, et il évoque fréquemment le sujet lors de ses entretiens avec Haaretz.** Lors de sa première visite à Gaza, Hasan espérait pouvoir faire pression sur les personnes compétentes pour qu'elles parlent aux membres de la direction du Hamas **afin de lui permettre de rendre visite aux captifs afin de les aider médicalement.** Il a été prévenu que même seulement soulever le sujet le mettrait en danger lui-même et l'ensemble de la délégation, mais il a insisté. Quoiqu'il en soit, cela ne s'est évidemment pas produit. Personne ne sait si la demande est parvenue à des responsables du Hamas. Encore une fois, lors de sa deuxième visite à Gaza, en mars, il a émis des inquiétudes sur la possibilité d'offrir une aide médicale aux captifs. Encore une fois, en vain.

"Je me suis promené dans l'hôpital et j'ai regardé, fouillé et demandé à tous ceux que je pouvais s'ils avaient vu, entendu ou savaient quelque chose à leur sujet [les otages israéliens]. J'ai également recherché des personnes armées, qui gardaient peut-être une pièce, mais je n'ai pas réussi à le faire. Je ne vois rien de tel non plus. En tant que personne ayant vu à quoi ressemble Gaza en surface, je ne peux qu'imaginer à quel point les conditions de vie des otages sont terribles. **Je suppose qu'ils n'ont pas assez de nourriture, n'ont pas accès à une douche ou à des services médicaux. Lisez également les témoignages sur les agressions sexuelles.** Dieu sait dans quel état ils se trouvent. Je ressens de la douleur pour eux et leurs familles et souhaite leur libération le plus rapidement possible.

En novembre, des Gazaouis déplacés ont campé sur le terrain de l'hôpital Nasser à Khan Yunis, dans le sud de la bande de Gaza. "En marchant à l'hôpital, il fallait faire attention à ne pas



sur les gens." Crédit : Mahmud Hams/AFP

marcher

Le dernier jour de son premier voyage à Gaza, Hasan a commencé à transpirer et a développé de la fièvre. Une fois sorti de la bande de Gaza, il a découvert qu'il était infecté par le COVID-19, alors qu'il avait bien sûr été vacciné. Lors du deuxième voyage également, il est rentré chez lui avec un mystérieux virus.

"La situation à Gaza est une tempête parfaite pour les virus – une combinaison de blessures qui s'infectent parce qu'elles ne peuvent pas être nettoyées correctement, d'hôpitaux sans installations sanitaires adéquates et d'absence d'antibiotiques. Ajoutez à cela une eau impropre à la consommation et une situation sanitaire généralement épouvantable. Presque toutes les personnes opérées sont décédées quelques jours plus tard, à cause d'une infection. Je me suis soudain rendu compte que l'opération était comme une condamnation à mort pour elles. À un moment donné, je me suis demandé ce que je faisais là si je ne pouvais pas sauver les gens. "

Et quelle a été votre conclusion ?

"Que je dois continuer à faire de mon mieux. Même si je sauvais une personne, cela en valait la peine. **Du judaïsme, j'ai appris que celui qui sauve une âme, c'est comme s'il sauvait le monde entier.** Je voulais en faire partie. de l'espoir dans ce conflit et faire une différence, même minime, pour les personnes qui ont été blessées et qui sont considérées comme des « dommages collatéraux ».

Qu'avez-vous ressenti en partant pour la première fois ?

"Partir est un moment doux-amer. D'un côté, c'est un soulagement, et de l'autre, j'avais le cœur brisé et je me sentais coupable d'avoir quitté ces gens qui ont besoin de moi. J'ai la possibilité de partir, eux ne le font pas.

De numéros sans visage dont j'ai entendu parler dans les journaux, ils sont devenus pour moi des êtres humains avec des noms, des histoires, des aspirations et des rêves. Ma consolation est qu'au moins ils ont vu qu'il y avait des gens qui se souciaient d'eux, des gens qui avaient parcouru un long chemin. et qui prenaient des risques pour eux, et peut-être que cela leur donnerait de l'espoir. Je leur ai dit que même si mon corps quittait Gaza, mon cœur y restait avec eux.

À la mi-mars, environ deux mois et demi après sa première visite, Hasan est de nouveau arrivé dans la bande de Gaza. Cette fois, c'était par l'intermédiaire de Medtronic, l'un des plus grands producteurs mondiaux de dispositifs médicaux, qui expédiait du matériel à Gaza.

"Vendredi, j'ai effectué une opération complexe à l'hôpital Duke et quelques heures plus tard, j'étais en route pour le Caire, avec un demi-million de dollars de matériel médical", raconte Hasan. "En Égypte, j'ai pu me procurer une autre tonne de couches et de nourriture pour bébé, puis je suis partie à Rafah."

Il y avait une différence palpable entre les deux visites, raconte Hasan. **Pour commencer, la deuxième fois, il y a eu moins de bombes qui sont tombées, et elles étaient plus petites. Mais d'un autre côté, il a été confronté à davantage de faim et à une plus forte densité de personnes déplacées. "J'ai vu des gens qui avaient clairement perdu beaucoup de poids et beaucoup plus de cas de maladies infectieuses. Des mères arrivaient sans lait pour nourrir leurs bébés, tellement elles étaient faibles. Je me souviens d'une femme d'une vingtaine**

d'années, ingénieure de profession, qui m'a dit : « Dr. David, mon bébé pleure et je ne peux rien faire. Vous connaissez les femmes israéliennes, n'est-ce pas ? Peut-être pourriez-vous faire appel à elles, au nom de la solidarité des femmes et des mères, pour qu'elles demandent qu'au moins nous puissions nous envoyer de la nourriture pour nos bébés ? Dites-leur qu'ici aussi il y a des mères qui ont des sentiments et des aspirations pour leurs enfants. »

Lors de la deuxième visite, il y avait moins de personnel médical, se souvient Hasan, et ceux qui étaient présents montraient des signes d'épuisement extrême. "Ils ne gagnent pas d'argent, leurs enfants meurent à la maison et en plus, chaque aller-retour à l'hôpital implique de risquer leur vie ou de recevoir de mauvaises nouvelles de chez eux. **Deux médecins qui ont travaillé à mes côtés sont rentrés chez eux après 24 heures et ont découvert que leurs familles étaient enterrées sous les ruines de la maison dans laquelle elles se trouvaient.** Beaucoup d'entre eux pensaient qu'ils avaient fait leur part et devaient maintenant se soucier de la survie de leur propre famille.

Ceux qui restaient étaient tellement épuisés qu'ils se sont développés de l'indifférence. Un blessé arrivait, et ils disaient qu'il était préférable qu'il meure, parce que nous n'avions pas les moyens de le soigner. Je n'oublierai pas de m'occuper d'un garçon de 5 ans avec des brûlures sur tout le corps, qui m'a dit lui-même : « J'aimerais être mort ». À un moment donné, j'ai aussi commencé à penser que ce serait mieux ainsi, car naître un bébé faible à Gaza signifie subir une condamnation à mort. Agoniser."



Crédit : Allison Joyce/AFP

De plus, raconte Hasan, « **il y avait un sentiment de chaos, que les choses étaient beaucoup moins organisées que la dernière fois, qu'il n'y avait ni autorité ni hiérarchie.** Chacun s'inquiète pour sa propre survie, la faim a un effet, et toutes sortes de groupes Ils profitaient terriblement de cette situation. **Des patients ont commencé à arriver après avoir été abattus par [d'autres] Palestiniens lors de disputes pour la nourriture. Imaginez des gens affamés qui n'ont pas mangé depuis des jours et qui ont des enfants à nourrir et doivent obtenir de la nourriture. »**

Le chaos décrit par Hasan a failli lui coûter la vie. Sur la route du Caire à Rafah, le chauffeur égyptien lui a demandé de livrer un sac de bonbons à une famille palestinienne qu'il connaissait à Gaza pour la fête du Ramadan. Hasan a accepté et a demandé au chauffeur de dire à la famille de le chercher à l'hôpital. Mais lorsqu'il est arrivé au poste frontière pour récupérer le matériel médical, il a découvert qu'il ne s'agissait pas d'un sac mais de trois énormes sacs de bonbons. Ce n'était certainement pas un cadeau pour une famille.

Il s'est approché d'un des gardes à la frontière, lui a expliqué la situation et lui a demandé son avis. **Le garde lui a expliqué que les commerçants égyptiens et gazaouis essayaient de profiter de la situation pour vendre des choses à des prix élevés – les marchandises qu'il possédait pouvaient rapporter des milliers de dollars au marché noir.** Il a suggéré à Hasan d'y laisser les bonbons et a promis que lui et ses collègues les distribueraient gratuitement aux enfants pendant les vacances.

"Sur le chemin de l'hôpital, mon téléphone n'arrêtait pas de sonner", se souvient Hasan. "Il s'est avéré que c'étaient les gens à qui j'étais censé livrer les bonbons. **Cette nuit-là, à l'hôpital, une dizaine de personnes armées de fusils sont soudainement apparues et ont exigé les bonbons. Ils ont dit qu'ils étaient membres du Hamas, mais plus tard, il s'est avéré qu'ils voulaient juste me faire peur.** C'était en fait une famille qui avait pris le contrôle d'une part du marché noir. **Ils m'ont dit qu'ils « savaient » que je m'appelais David et que j'étais en réalité israélien.**

La chance a aidé Hasan à sortir indemne de la dangereuse tournure des événements. **"Il s'est avéré que j'avais soigné un membre de la famille concurrente, et maintenant ils sont venus me protéger. Mais s'ils ne s'étaient pas présentés..."**, dit Hasan, laissant la phrase inachevée.

"C'est comme ça que j'ai compris qu'il ne suffisait pas d'apporter de la nourriture, de l'eau et du matériel médical à Gaza. **Il faut aussi faire émerger des figures d'autorité pour organiser la distribution.**

C'est un autre de mes projets maintenant : amener des organisations apolitiques à Gaza, des groupes qui ne s'occuperont pas des cessez-le-feu et des accords, mais uniquement de l'organisation et de la gestion de la distribution de l'aide humanitaire.

Hasan dit qu'il y a un message qu'il souhaite particulièrement transmettre aux lecteurs israéliens, un message qu'il a exprimé à maintes reprises au cours de l'interview.

"Il est important pour moi de dire aux Israéliens que les gens que j'ai rencontrés à Gaza ne soutiennent pas le Hamas . Ils sont dégoûtés, horrifiés et effrayés par ce qui s'est passé en Israël [le 7 octobre]. Ils ne soutiennent pas les actions du Hamas. Ce ne sont pas mes mots, mais les leurs. Certains m'ont dit que ce que le Hamas a fait aux Israéliens ne fait pas partie de leur culture et de leur religion. Ils m'ont dit que l'été précédant la guerre, il y avait eu des manifestations contre le Hamas, mais que ceux qui y participaient avaient été abattues ou arrêtées, ils n'étaient pas satisfaits du Hamas même avant la guerre, et maintenant ils savent que le Hamas les utilise comme bouclier humain. Une mère m'a dit : « Je suis une mère comme toutes les mères, je veux juste un toit sûr, mes enfants, la possibilité de les nourrir, de leur donner une bonne éducation et de les aider à devenir les meilleures personnes possibles. La seule différence est que j'ai eu la malchance de naître à Gaza."

Après tout ce que vous avez vu et vécu, êtes-vous optimiste quant à l'avenir de notre région ?

"Je suis une personne qui s'accroche toujours à l'espoir. **J'imagine la région comme une personne à deux mains, une Palestinienne et une Israélienne. C'est vrai que les deux tremblent en ce moment, mais je crois que bientôt les mains seront entrelacées. Je crois absolument en la paix. »**